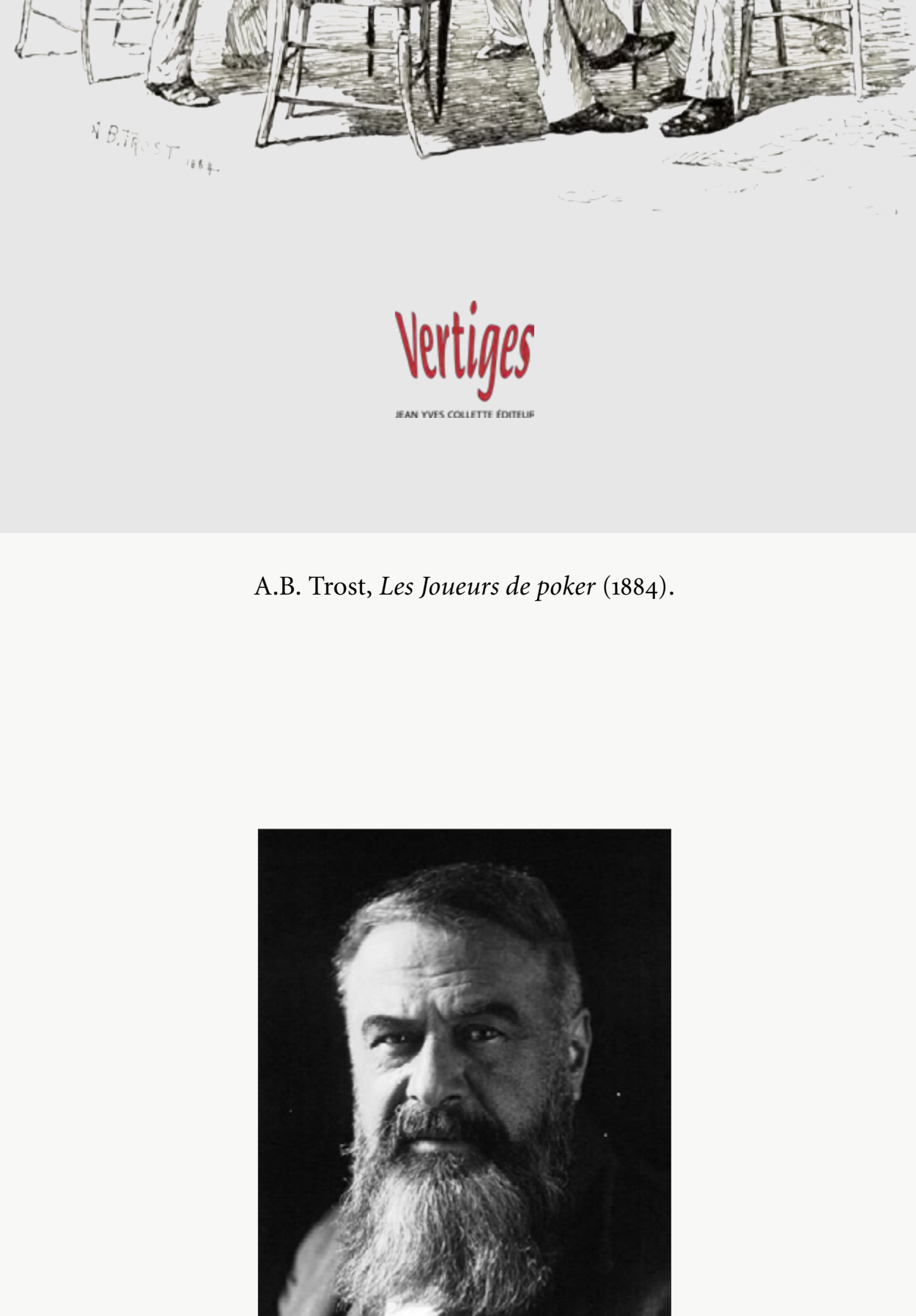


# Tristan Bernard

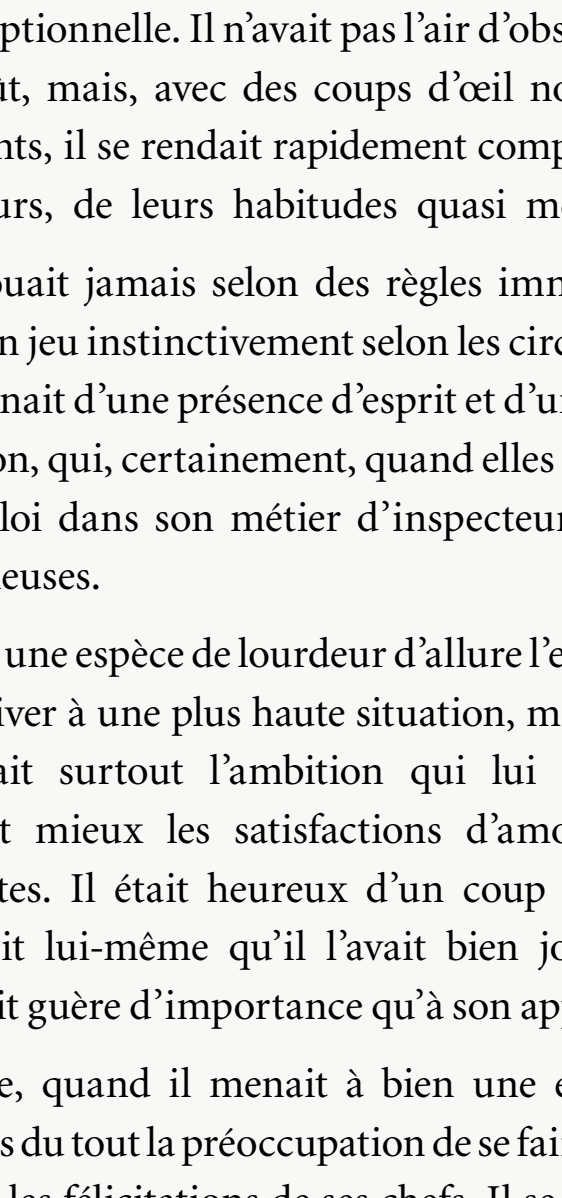
## Firmin, Gris-Gris, Achille...

nouvelle



Vertiges  
ROMAN POLICIER ÉDITÉ EN FRANCE

A.B. Trost, *Les Joueurs de poker* (1884).



Tristan Bernard (1866-1947).

À LA PENSION MERQUIN, aux Ternes, où je prenais mes repas, je fis connaissance de monsieur Raoul Oulrand, qui était inspecteur de police.

C'était un bon gros quinquagénaire, blond, rose et paisible. Il n'avait rien de l'inspecteur protégé, capable de changer en deux minutes de visage, de costume, de couleur de cheveux, d'âge et de dimensions. Il paraissait pesant et sans agilité. Mais une sagacité toujours en éveil bougeait incessamment dans ses petits yeux gris.

Ce fut par le poker que nous entrâmes en relations.

C'était un joueur de première force.

Nous avions organisé à la pension une première partie avancée qui souvent nous entraînait jusqu'au jour. Nous étions installés dans un cabinet du premier étage, que le patron de la boîte mettait à notre disposition...

Oulrand avait vraiment le génie du jeu. Sa mémoire était exceptionnelle. Il n'avait pas l'air d'observer quoi que ce fût, mais, avec des coups d'œil nonchalants et souriants, il se rendait rapidement compte des tics des joueurs, de leurs habitudes quasi mécaniques. Lui ne jouait jamais selon des règles immuables. Il variait son jeu instinctivement selon les circonstances et témoignait d'une présence d'esprit et d'une rapidité de décision, qui, certainement, quand elles trouvaient leur emploi dans son métier d'inspecteur, devaient être précieuses.

Peut-être une espèce de lourdeur d'allure l'empêchait-elle d'arriver à une plus haute situation, mais je crois que c'était surtout l'ambition qui lui manquait. Il goûtait mieux les satisfactions d'accomplissement immédiates. Il était heureux d'un coup bien joué, s'il jugeait lui-même qu'il l'avait bien joué, car il n'attachait guère d'importance qu'à son approbation. De même, quand il menait à bien une enquête, il n'avait pas du tout la préoccupation de se faire valoir ni d'obtenir les félicitations de ses chefs. Il se contentait largement de la joie intérieure que lui procurait la réussite de ses plans.

Un certain jour d'avril, nous étions encore autour de la table, vers six heures du matin. Gerbaux le peintre perdait pas mal; par condescendance, nous avions consenti à prolonger la partie. Nous étions tous un peu déprimés et, à part Oulrand, nous jouions sans grande finesse. Seul, l'inspecteur gardait son jugement intact. Et il savait bien comment chacun de nous avait l'habitude de jouer à ce moment de la partie, sous l'influence de la fatigue...

Bergier, l'assureur, qui gagnait un peu, venait de dire: — Ce n'est pas tout ça, mes amis, il faut fixer une heure, autrement, il n'y a pas de raison pour qu'on s'arrête...

— Encore une heure et demie? avait dit Gerbaux qui perdait. Voulez-vous...?

— Une heure et demie, c'est beaucoup, dit Bergier.

— C'est bien, dit Gerbaux aigri. La première fois que je gagnerai, je verrai ce que j'aurai à faire...

J'allais proposer trois quarts d'heure pour tout concilier, quand on entendit du bruit dehors. C'était le garçon de chez Merquin, qui couchait en bas et qui venait de se réveiller, ouvrit la porte de la rue. Un agent du commissariat venait chercher Oulrand, que l'on savait où trouver.

Nous nous dépêchâmes de régler les comptes; puis j'accompagnai Oulrand au commissariat.

En chemin, le gardien de la paix nous mit au courant de ce qui était arrivé :

... Un vieux monsieur de l'avenue de Villiers, qui n'avait pas de sommeil, et qui prenait le frais sur son balcon au lever du jour, avait aperçu, du cinquième étage, une voiture de légumes attardée, qui suivait l'avenue en venant de la porte Champerret.

C'est la route que prennent, pour aller aux Halles, les voitures des maraîchers qui, de dix heures du soir à deux heures du matin, descendent sans interruption l'avenue de Villiers, à une centaine de pas l'une de l'autre. Les chevaux connaissent tellement le chemin que les conducteurs ne les mènent plus et dorment sur leur voiture.

À la pauvre lumière du petit jour, le vieux monsieur, qui voyait mieux de loin que de près, distingua sur les légumes le corps d'une grosse femme, dont la tête pendait. Et il vit que des taches sombres, anormales, s'étaient étalées sur les navets et sur les choux. Saisi de terreur, il poussa des petits cris indistincts, qui se perdirent dans le ciel muet, et finit par descendre ses cinq étages et par trouver deux gardiens de la paix, qui se mirent à courir dans l'avenue après la voiture.

\*

\* \*

Oulrand suivit les traces de sang sur le macadam de l'avenue. Puis il sortit des fortifications, et vit que les traces se poursuivaient. Puis la piste tournait à droite sur la route de la Révolte jusqu'à une centaine de pas. Là, se trouvait une large flaque rougeâtre, qui s'écoulait en petits sillons jusqu'au ruisseau.

La nuit avait été fort brumeuse; mais le jour, depuis quelques instants était très clair. Oulrand reconstitua le crime.

Sur le boulevard Bineau, des hommes avaient guetté la voiture au passage. La bonne femme, sans doute, était endormie. Ils avaient pris doucement le cheval par la bride et l'avaient fait tourner sur la route. On l'avait emmené assez loin de l'octroi pour éviter que les employés entendissent les cris de la victime. Puis, à l'aide d'un surin, on avait endormi pour de bon la maraîchère. Les assassins avaient pris l'argent qu'elle portait dans sa sacoche; et, comme ils ne voulaient pas s'embarrasser du cheval, ils l'avaient laissé tout simplement sur la route avec la voiture, les légumes et la grosse vieille qui saignait par-dessus.

Au bout d'un instant, le cheval avait tourné, et repris instinctivement son chemin de tous les jours. Il avait passé devant l'octroi; les employés n'avaient pas arrêté la voiture, qu'ils connaissent et sur laquelle ils n'avaient jeté qu'un coup d'œil sommaire.

Une plaque de cuivre portait : Veuve Harleux, à Gennevilliers. Les neveux de la victime, qui tenaient un petit commerce à Saint-Denis, donnèrent quelques autres renseignements.

Elle possédait une petite fortune, des terres, deux maisonnettes à Asnières... Le tout avait sa valeur. Au moment du crime, elle portait sur elle trois ou quatre cents francs.

D'après le travail, Oulrand jugea que les assassins n'étaient pas de vieux routiers. Il se mit en campagne dans Neuilly et Levallois; le soir même il trouva dans un hôtel meublé Firmin, dit Fernand, qui n'avait pas dix-huit ans, et ses deux complices âgés de seize ans à peine : le petit Achille, et un jeune garçon au visage doux, connu sous le nom de Gris-Gris.

Cuisinés par Oulrand lui-même, ils firent des aveux complets et, à minuit, l'inspecteur de police, au lieu d'aller se coucher, vint s'installer à notre partie de poker, pour profiter de sa bonne forme de lucidité. Quand nous quittâmes le jeu vers cinq heures du matin, je le félicitai d'avoir si rapidement liquidé l'affaire Harleux.

— Oh!... ce n'est pas fini, me dit-il... C'est-à-dire que c'est ne pour la police. La justice suivra son cours... Les trois gosses seront condamnés... Firmin, probablement à la peine capitale... Moi, je vais m'occuper de quelques détails complémentaires pour ma satisfaction personnelle. Je vous en parlerai cela bientôt. Mais nous sommes arrivés à ma porte... Bonsoir, ami, je vais me coucher.

\*

\* \*

Nous ne revîmes pas Oulrand pendant quatre soirs. Le cinquième, je le trouvai à son poste de combat à neuf heures du soir, autour de la table de poker.

Les autres joueurs n'étaient pas encore arrivés. En attendant, Oulrand me fit quelques confidences : « Je me suis bien amusé ces jours-ci, me dit-il. J'ai eu quinze mille francs à distribuer à des malheureux... Je n'ai pas grand-chose à faire l'après-midi et j'ai passé mon temps à aller chercher, à droite et à gauche, quelques pauvres honteux, de petits industriels gênés et endettés, qui attendaient après des louis ou des fafiots... Je me suis payé le luxe de faire ma petite providence... Voilà un divertissement que bien des millionnaires ne savent pas se donner... J'étais forcé, moi, de dilapider ces quinze mille francs en bonnes œuvres, car il m'était interdit de les garder pour moi... »

— Qu'est-ce que veut dire cette histoire ?

— Ça veut dire que cet argent est le produit d'un chantage... Oui, mon ami... j'ai fait le maître chanteur... Cette affaire de la vieille marchande de légumes... C'est une affaire, mais qu'il y avait un certain nombre de pauvres gens à soulager dans le pays, et que ça coûterait bien quinze billets de mille francs...

Ces bons rapais furent tellement consternés et épouvantés, qu'ils lâchèrent tout de suite la somme en question.

Ils eurent si peur qu'ils ne firent pas cette réflexion qu'il était à peu près impossible de les poursuivre. L'accusation aurait prouvé difficilement que ces paroles d'un individu dans un café constituaient une instigation punissable. La Justice ne pouvait donc pas atteindre ces misérables... Mais moi, je les ai eus...

... Je les ai eus, pas tout à fait selon leur grade et selon leur mérite. Mais j'ai tout de même réussi à leur faire cracher un peu de cet argent qu'ils s'étaient montrés un peu trop pressés d'avoir en leur possession.

En somme, leur victime n'a pas été la veuve Harleux, mais ces trois petites gouapes de Gris-Gris, d'Achille et de Firmin... Ceux-là, me direz-vous, n'étaient pas intéressants. Ils étaient destinés tôt ou tard à faire la traversée de l'île Nou et peut-être même à s'en aller encore plus loin, pour un voyage définitif...

... Mais voilà nos pokeristes qui s'amènent... Ils ont eu le bon goût de ne pas arriver trop tôt et ne m'ont pas forcé à écouter mon histoire... Allons, vite, ne perdons pas un temps précieux...

*Firmin, Gris-Gris, Achille,*

de Tristan Bernard (1866-1947),

est un extrait du recueil *Le Taxi fantôme*

paru aux éditions Flammarion,

à Paris, en 1919.

ISBN : 978-2-89668-774-9

© Vertiges éditeur, 2019

- 0775 -